

# Mort voici ta défaite

## 3 Les philosophes et la mort

*« Ce jour que vous redoutez comme le dernier de votre vie, est celui de votre naissance pour l'éternité »*

*Sénèque*

### SOMMAIRE

À la vie à la mort : le socialisme cellulaire et l'invention du sexe	p1
La question philosophique de la finitude	p5
Les philosophes grecs et la mort	p14
La révolution scientifique, les nouveaux philosophes	p17
Le mur de la lumière et la médecine superlumineuse	p25

### À la Vie, à la Mort ! <sup>1</sup>

Naître, vivre et mourir : tel est le destin de tout être vivant ! La vie implique inéluctablement la mort, mais que se passe-t-il vraiment ? Pourquoi naître pour souffrir et mourir ? Sommes-nous des créations improbables de la Conscience Universelle ?

Religieux, philosophes et scientifiques ont tenté de répondre.

Dans le livre des morts tibétains, les différentes étapes de la mort y sont décrites. D'après le Bardo Thodol : un bruit strident se fait entendre à l'oreille de l'agonisant quand il meurt (grondement, sifflement). Le défunt se trouve ensuite comme enveloppé d'une lumière grise et brumeuse, il quitte son corps, voit et entend ses parents à son chevet, mais ne peut leur parler. Il constate qu'il a un

---

<sup>1</sup> Philippe Coulomb, « Les Fils de l'Univers », Éditions La Société des Écrivains.

nouveau corps. Avec ce corps brillant, il peut traverser la matière, se déplacer instantanément.

Ces affirmations ne sont pas sans rappeler les découvertes du Docteur Moody. Ce pionnier dans l'étude des expériences de mort imminentes avait recensé, nous l'avons vu dans la rubrique précédente, 11 étapes lors d'une Expérience de Mort Imminente.

La vie : des organismes de matière d'une très grande complexité !

L'apparition de la Vie sur une planète du grand Univers relève du miracle, mais elle n'est pas due hasard : des milliards de vie doivent exister sur des milliards d'autres planètes que la nôtre ! Luttant contre la grande entropie <sup>2</sup>, la Vie est un phénomène néguentropique <sup>3</sup> qui évolue toujours vers plus d'ordre et de complexité jusqu'à la production **d'une créature consciente** capable de comprendre l'univers lui-même ; l'homme !

Pourquoi ce privilège pour les uns ou cette punition pour les autres ?

Comment et pourquoi cette différenciation évolutive et fugitive s'est-elle mise en place ?

Comment ? Nous avons vu <sup>4</sup> qu'après un milliard d'années de "soupe primitive", la biosphère dut subir l'une des plus grandes pollutions de son histoire : l'apparition d'une atmosphère oxydante générée par la photosynthèse indirecte. L'atmosphère terrestre se transforma alors radicalement, les êtres anoxiques durent mourir ou se réfugier dans des niches adéquates ; une nouvelle vie dépendante de l'oxygène put alors se développer.

On possède des indices qui prouvent que l'oxygène atmosphérique était inférieur à 0,1% jusqu'il y a 2,4 milliards d'années. Il y a un milliard d'années, sa concentration était de l'ordre de 1 %. 600 millions d'années plus tard, elle approchait les 10 %, pour atteindre de nos jours le seuil fatidique de 21 %.

Seuil fatidique, en effet si ce pourcentage évoluait vers 25 %, des incendies pourraient s'allumer spontanément un peu partout.

Nous voyons donc qu'après un court passage anoxique, la vie fut de plus en plus dépendante de l'oxygène et puisa son énergie, grâce à la photosynthèse indirecte, dans l'étroite fenêtre du spectre du visible de la lumière solaire (400-700 nm).

---

<sup>2</sup> Augmentation du désordre ; affaiblissement de l'ordre.

<sup>3</sup> Entropie négative

<sup>4</sup> Philippe Coulomb, « Mort voici ta défaite, une approche scientifique de la mort » Site web : <http://www.philippe-jean-coulomb.fr/>

L'évolution pouvait s'installer dans une bulle atmosphérique stable, sous la couche protectrice de l'ozone, lui-même généré à partir de l'oxygène photosynthétique.

Conséquence immédiate: protégée des radiations électromagnétiques dures, la vie dépendante de l'oxygène put se diversifier, et entreprendre la conquête des différents milieux de la planète Terre et envisager d'explorer les espaces cosmiques !

De nombreuses recherches ont permis de mettre en évidence le rôle important joué par l'oxygène dans le métabolisme cellulaire.

### Le socialisme cellulaire

Une révolution géniale, à partir des unicellulaires, fut la mise en place du socialisme cellulaire

Il faut bien admettre que les premières cellules, malgré quelques tentatives, n'avaient pas du tout l'esprit grégaire. Egoïstement solitaires, c'était la règle du chacun pour soi! Bactéries et algues bleues ont ainsi traversé les âges géologiques sans encombre, preuve que leur coup d'essai fut un coup de maître. Plus de trois milliards d'années sans modifications apparentes, grâce à une simple équation : un égale deux, postulat mathématique quelque peu aberrant mais efficace, qui permet à un individu de produire des milliards d'individus semblables ou presque, une sorte d'immortalité cellulaire!

Mais la biologie a une puissance créative et inventive quasi illimitée. Une cellule seule est fragile; la vie associative présentant bien des avantages, elle décida de tenter l'expérience.

Cette entreprise hardie débuta avec l'apparition d'eucaryotes diploïdes. Ces cellules de plus grande taille, abritant leurs parasites symbiotiques, furent mieux équipées pour s'adapter et se défendre, mais aussi, comme l'a si bien démontré LOVELOCK, pour modifier le milieu en leur faveur et transformer la Terre en un être vivant. Des mutations favorables ont été retenues, entraînant la sélection d'organismes bien adaptés aux conditions physico-chimiques de chaque ère géologique.

Mais pour cela, il fallut créer une nouvelle Société, la Société cellulaire, dans laquelle notre postulat, un égale deux, reste toujours valable à ceci près que le deux ne correspond plus à deux unités séparées mais à deux unités associées.

Cette invention géniale permet la réalisation d'architectures variées entraînant une compartimentation et une spécialisation cellulaires de plus en plus poussées et sophistiquées.

Les procaryotes furent limités, par la force des choses, dans leurs potentialités créatives en matière de formes, de spécificités, de développement de structures complexes, et donc dans leur possibilité de conquérir l'Univers.

#### Pour vivre ensemble vivons collés!

Les organismes pluricellulaires surent, eux, réaliser de façon coordonnée différents processus comme les divisions, les migrations, les ségrégations, les adhérences, les différenciations et les dédifférenciations cellulaires.

#### Deux égale un ou l'invention du Sexe.

La sexualité s'institua en règle incontournable chez les espèces supérieures et dans ce cas, deux égale un et le Tout est dans le Un!

Quel bond prodigieux si l'on compare deux organismes comme la bactérie et l'homme. D'un côté une cellule, de l'autre une association de milliards de cellules, usine gigantesque dans laquelle toute erreur de régulation peut mettre en péril l'ensemble de l'édifice qui pourtant peut vivre une centaine d'années ! La loi de la Relation Proie-Prédateur s'applique inévitablement au sein de chaque organisme.

Rappelons que, dans un organisme humain, cinquante millions de cellules sont remplacées (digérées et recyclées) chaque seconde, les cellules sanguines sont renouvelées jusqu'à la mort à raison de  $2 \times 10^{11}$  chaque jour ; toutes nos cellules, sauf les cellules nerveuses, sont remplacées tous les sept ans !

#### Pour conquérir l'espace, la Biologie dut donc inventer la mortalité!

Quand la vie opta pour le socialisme cellulaire, il fallut éviter la croissance illimitée et inventer la morphogenèse, la migration et la mort cellulaires.

L'une des conditions imposées par le socialisme cellulaire naissant fut la signature d'un contrat de vie à durée limitée, sans lequel la vie eût engendré des organismes monstrueux non limités en taille, incapables de diversité et privés du pouvoir de conquête, donc d'évolution.

#### Tout dans l'Univers est géré par la relation proie-prédateur.

Ces édifices cellulaires furent cependant limités dans leur développement par les conditions physico-chimiques de l'atmosphère, la pesanteur, les facteurs

nutritionnels, les relations proie-prédateur. Toute matière, tout être vivant peut a priori être considéré comme une proie, c'est-à-dire comestible.

Rien d'étonnant donc lorsque nous observons que, sur notre belle planète, des bactéries mangent d'autres bactéries, des champignons dévorent des cellules animales ou végétales, des araignées capturent et dévorent des mouches, les lions mangent des antilopes. L'homme enfin a fait de cette relation, règle d'or de sa propre "civilisation", une véritable institution : l'homme mange tout le monde (y compris lui-même), mieux même, il élève et cultive pour plus et mieux manger : quoi de plus naturel ?

Toute vie implique donc une naissance et une mort !

Cet aperçu scientifique du comment nécessite une réflexion sur le pourquoi qui a suscité de nombreux débats et controverses chez le religieux et les philosophes depuis que l'homme a pris conscience de son État d'Être.

Laissons les dogmes aux religieux et voyons ce qu'ont pensé quelques philosophes de renom.

## La question philosophique de la finitude <sup>5</sup>

Selon Françoise Dastur, que l'être humain soit un être fini, c'est-à-dire éphémère, puisque son existence ne s'étend qu'entre les deux bornes que sont sa date de naissance et celle de sa mort, cela peut paraître au premier abord une évidence. Cette « finitude », que nous partageons d'ailleurs avec tous les vivants, ne va pourtant pas de soi, car nous vivons la plupart du temps dans l'oubli de notre propre mortalité. C'est ce qui conduisait Freud à affirmer que « *personne, au fond, ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même : dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité* »

S. Freud <sup>6</sup> : « *Ce ne sont pas seulement les religions qui nous promettent la continuation de notre existence après la mort dans l'au-delà, mais la philosophie également, qui a en quelque sorte repris à son compte cette croyance inconsciente. C'est en effet ce que suggère Platon, le fondateur de la philosophie occidentale, lorsqu'il fait appel, dans le Phèdre, à un mythe, celui de la vie préempirique de l'âme avant sa chute dans un corps, pour nous inciter à « parier », comme le fait Socrate, sur l'immortalité de l'âme.*

---

<sup>5</sup> Françoise Dastur

Dans Cahiers de Gestalt-thérapie 2009/1 (n° 23),

<sup>6</sup> S. Freud, Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1981, p. 26.

Quant à Hegel, qui représente en quelle sorte le point d'aboutissement de toute la tradition platonicienne, il affirme que l'homme peut, à travers l'histoire, atteindre à un « *savoir absolu* » qui lui permet de dépasser sa finitude et de s'égaliser en quelque sorte à Dieu.

Descartes, le fondateur de la philosophie moderne, met en lumière, dans ses Méditations métaphysiques, la finitude de l'homme, mais c'est pour en tirer la preuve de l'existence de Dieu, seul susceptible d'avoir mis en nous l'idée d'infini, ce qui revient à conforter l'idée chrétienne d'un dieu créateur garant de l'immortalité de l'âme de l'homme, cette créature qui, selon la Bible, a été faite « à l'image de Dieu ».

Seul Kant, dans toute la tradition occidentale depuis Platon, prend comme point de départ de sa philosophie non pas l'infinité divine, mais la finitude de l'homme, ce qui le conduit à considérer l'immortalité de l'âme non pas comme une thèse indubitable, mais comme un « postulat » nécessaire uniquement du point de vue éthique. C'est cependant dans la philosophie du XXe siècle, et tout particulièrement dans la phénoménologie, ce courant de la philosophie contemporaine qui s'en tient aux phénomènes, à l'apparaître, sans présupposer l'existence de ce que Nietzsche nommait un « *arrière-monde* » intelligible et éternel, que l'on peut trouver la réflexion la plus profonde sur la finitude de l'être humain.

Edmund Husserl, le fondateur de la phénoménologie, souligne en effet avec vigueur que ce qui caractérise la perception d'une chose, à savoir que cette dernière se donne nécessairement par esquisses successives, demeure vrai pour toute conscience humaine ou non humaine. C'est donc pour lui « *une erreur de principe* » que d'imaginer que la perception n'atteindrait pas la chose même et que celle-ci ne nous serait pas donnée dans son être en soi, ce qui implique que la conception d'un Dieu qui posséderait la perception de la chose en soi qui nous est refusée, à nous êtres finis, est rien moins qu'« absurde »<sup>7</sup>

C'est donc par principe que la perception de la chose implique une certaine inadéquation et « *nul Dieu ne peut y changer quoi que ce soit ; pas plus qu'il ne peut empêcher que 1+2 ne fasse 3* »

Alors que Kant distingue encore la chose telle qu'elle est pour *l'intuitus derivativus* de l'homme, c'est-à-dire pour une intuition non créatrice, et donc réceptrice, de la chose en soi qui est le corrélat d'un *intuitus originarius* divin et

---

<sup>7</sup> E. Husserl, Idées directrices pour une phénoménologie, Paris

créateur, Husserl refuse la distinction que fait Kant entre ces deux modes d'intuition, non pas pour hisser l'homme au niveau d'un savoir absolu, comme le fait Hegel, mais au contraire pour généraliser *l'intuitus derivativus* et l'attribuer à Dieu lui-même, ce qui seul permet de ne plus distinguer l'être de l'apparaître. La finitude apparaît ainsi, dans cette perspective, comme la condition même de l'être.

Jean-Paul Sartre, philosophe qui appartient au mouvement phénoménologique et n'hésite pas à se proclamer athée, considère de son côté que la finitude est une conséquence de la liberté. Il n'y a pas, selon lui, de lien direct entre la mortalité de l'homme et sa finitude. Il voit en effet dans la mort un « *scandale* », une « *absurdité* », un fait radicalement contingent qui ne concerne en rien l'existence en elle-même, car, explique-t-il, « *la mort n'est jamais ce qui donne son sens à la vie, c'est au contraire ce qui lui ôte par principe toute signification* »<sup>8</sup>

Il en va tout autrement de la finitude, qui est une structure qui détermine de manière interne l'existence. Car ce qui la constitue, c'est le choix que fait l'existant de travailler à la réalisation d'une possibilité à l'exclusion de toutes les autres. Pour Sartre, dès qu'il y a existence, il y a choix, et dès qu'il y a choix, il y a finitude, de sorte que « *la réalité humaine demeurerait finie, même si elle était immortelle, parce qu'elle se fait finie en se choisissant humaine* ».

L'irréversibilité de la temporalité interdirait en effet même à un être immortel de pouvoir invalider le choix qu'il a fait en tant qu'il est un être libre devant nécessairement, pour rendre sa liberté effective, se donner à lui-même des limites. Mais celles-ci n'ont rien à voir avec ces limites externes que sont la naissance et la mort, qui demeurent, dans leur contingence, entièrement indépendantes de cet être de projet qu'est l'homme, qui n'est, pour Sartre, que ce qu'il se fait. Si Sartre dissocie les deux idées traditionnellement unies de finitude et de mortalité, c'est parce qu'il veut souligner le fait que la mort survient de manière toujours inattendue et prématurée et qu'elle saisit l'être humain, quel que soit son âge, au milieu de projets qui demeureront à jamais irréalisés et avant d'avoir épuisé toutes les possibilités de son être, à la différence de l'animal, qui demeure pris dans le cycle biologique de la reproduction.

Ne peut-on cependant, au lieu de considérer que l'homme, parce que libre, est un être structurellement inachevé, parvenir à concevoir, comme le fait

---

<sup>8</sup> J.-P. Sartre, « L'être et le néant », Paris, Gallimard, 1943, p.584.

Heidegger, que l'être humain est toujours assez vieux pour mourir et que c'est précisément le fait de naître qui nous investit par lui-même du pouvoir de mourir ? Ni la naissance ni la mort ne peuvent plus alors constituer des limites externes de l'existence, comme le voulait Sartre qui affirmait que « *la mort est un pur fait, comme la naissance ; elle vient à nous du dehors et elle nous transforme en dehors. Au fond elle ne se distingue aucunement de la naissance, et c'est l'identité de la naissance et de la mort que nous nommons facticité* »<sup>9</sup> »

À cela Heidegger a beau jeu de répondre par avance que l'existant, précisément parce qu'il est libre, qu'il n'a pas de « modèle » auquel il aurait à se conformer, ni d'essence qu'il aurait à réaliser, a à prendre en charge la contingence de son être-jeté dans le monde, ce qui implique qu'il n'y a pas pour lui de facticité<sup>10</sup> brute qui le limiterait du dehors, mais au contraire ce que Heidegger nomme une « *facticité de la remise du Dasein* »<sup>11</sup> à lui-même », l'existant ne pouvant recevoir ce qui lui échoit qu'en l'assumant d'une manière ou d'une autre. C'est ce qui fait qu'aucune détermination n'a pour lui l'extériorité d'un fait de nature et que, comme le dit aussi Merleau-Ponty, qui s'oppose ainsi à Sartre, « *l'existence ne peut avoir d'attribut extérieur ou contingent* » et qu'« *elle ne peut être quoi que ce soit sans l'être tout entière, sans reprendre et assumer ses "attributs" et faire d'eux des dimensions de son être* »<sup>12</sup>

C'est cette assumption de sa propre facticité qui constitue la teneur de toute existence singulière. Cette prise en charge de l'être-jeté dans l'existence qu'est la naissance a pour corrélat une nécessaire et symétrique assumption de l'être pour la mort. C'est donc à partir de ces deux limites que la finitude de l'existence peut être comprise, mais cela ne signifie pas, comme le voulait Sartre, que la finitude puisse être choisie par une liberté absolue. Car seul un être in-fini peut se faire fini, c'est-à-dire se donner à lui-même des limites, alors qu'exister veut justement dire être né, c'est-à-dire ne pas être à l'origine de son propre être.

Ni passivement subie, ni librement créée, la finitude de l'existence ne peut être qu'assumée. Et elle ne peut l'être que de manière continue et non pas une fois pour toutes, par une simple prise de conscience soudaine du caractère éphémère de l'existence. Car ni la naissance ni la mort d'un existant ne sont au sens strict des « événements », si ce n'est pour les autres, puisqu'ils ne sont

---

<sup>9</sup> Caractère d'un fait contingent, c'est à dire Qui peut se produire ou non.

<sup>10</sup> Chez Heidegger et Sartre, caractère de ce qui constitue un être, réalise un fait, comprenant essentiellement l'idée de contingence.

<sup>11</sup> Existence humaine conçue comme présence au monde. (Le terme est issu de la philosophie de Heidegger.)

<sup>12</sup> M. Merleau-Ponty, Phénoménologie de la perception, Paris,....



jamais vécus comme tels par lui. La naissance n'est pas plus un événement passé que la mort n'est l'événement futur du décès, mais, comme le souligne Heidegger, chaque être singulier existe « *de manière native* », tout comme il existe « *de manière mortelle* », tout au long de sa vie.

Pour Heidegger :

*« Cette fin que l'on désigne par la mort ne signifie pas, pour la réalité-humaine, être-à-ma-fin, être –finie ; elle désigne un être pour la fin, qui est l'être de cet existant. La mort est une manière d'être que la réalité-humaine assume, dès qu'elle est : dès qu'un humain vient à la vie, déjà il est assez vieux pour mourir. »*

Contrairement aux penseurs matérialistes qui voient la mort comme un non-sujet, un état inexistant et qui ne mérite pas d'être réfléchi au cours de la vie, les penseurs existentialistes estiment que la conscience éclairée de notre mortalité nous élève et précise ce que nous attendons de la vie.

Cette prise de conscience lucide peut être source d'angoisse, mais une angoisse fertile qui permet de donner du sens à notre existence. Heidegger perçoit notre passage dans l'état vivant comme une condition d'« être-pour-la-mort ». La vie humaine prend alors son sens dans sa finitude et permet l'accès à l'authenticité.

Kant voit dans la mort un « *scandale* », une « *absurdité* », un fait radicalement contingent qui ne concerne en rien l'existence en elle-même, car, explique-t-il, « *la mort n'est jamais ce qui donne son sens à la vie, c'est au contraire ce qui lui ôte par principe toute signification* »

C'est parce que l'existant n'est pas à l'origine de son propre être qu'il a à répondre de ce qu'il est déjà, ce qui implique qu'il a à assumer son propre être de fait. Il est donc originairement « *endetté* », puisqu'il n'existe qu'à partir de cette dette qu'il n'a pas lui-même contractée envers un passé qu'il n'a pas vécu. Il y a ainsi une négativité interne à l'existence qui l'empêche d'être absolument contemporaine d'elle-même, ce qui explique que c'est sur la base d'un retard fondamental par rapport à lui-même que tout existant a à se constituer comme un soi. C'est pourquoi il se trouve nécessairement dans la position d'un héritier qui trouve en entrant dans le monde des possibilités déjà prétracées qu'il n'a pas lui-même projetées, mais qu'il doit assumer soit en les faisant siennes soit au contraire en les refusant <sup>13</sup>

---

<sup>13</sup> M. Heidegger, *Etre et temps*, Paris, Gallimard, 1945, p. 448.

C'est cependant parce qu'il est capable de s'ouvrir à ces possibilités qu'il peut véritablement devenir l'héritier qu'il est et ainsi assumer sa propre facticité.

Mais assumer sa propre facticité requiert de l'existant singulier qu'il assume de manière symétrique son propre être mortel, car ce n'est qu'à la lumière de ce futur qui ne deviendra jamais présent, de ce futur absolu qu'est la mort qu'un existant peut assumer le passé absolu de sa naissance.

Le rapport que l'être humain entretient avec le mourir est donc constitutif de son être même et premier par rapport à toutes ses autres déterminations. C'est ce qui conduit Heidegger, dans un cours où il aborde pour la première fois l'analyse de l'être-pour-la-mort, à affirmer que la certitude du « devoir-mourir » est le fondement de la certitude que l'existant a de lui-même, de sorte que ce n'est pas le *cogito sum*, le « je pense, je suis », qui constitue la véritable définition de son être, comme le voulait Descartes, mais bien *sum moribundus*, « je suis mourant », le *moribundus*, le « destiné à mourir » donnant seul son sens au « *sum* », au « je suis »<sup>14</sup>

La mort ne peut plus alors apparaître comme l'interruption de l'existence, comme cet événement contingent qui en déterminerait la fin de manière externe, comme le voulait Sartre, mais au contraire comme ce qui constitue essentiellement ce rapport de l'homme à son propre être que Heidegger nomme existence. Ce rapport qu'a l'existant à sa propre mort, laquelle ne peut jamais devenir un « événement du monde », puisqu'elle constitue justement la fin de celui-ci, le différencie de manière essentielle de tous les autres vivants. On peut certes penser que l'animal pressent de quelque façon sa mort et que tout ce qui vit a, sur un certain mode, inconnu de nous, une relation essentielle à sa propre fin. Mais seul l'être humain parvient à se représenter sa mort et accède précisément par-là à la conscience de ce qui le distingue foncièrement de l'animal. Car ce qui caractérise l'existence humaine, c'est, comme cela a déjà été souligné, qu'aucune de ses déterminations ne puisse lui être extérieure, ce qui implique qu'il est, pour l'existant, rigoureusement impossible de jamais pouvoir prendre un point de vue extérieur sur lui-même à partir duquel son existence lui apparaîtrait comme un événement prenant place dans le monde. C'est pourtant ce qu'il tente de faire lorsqu'il prétend voir dans la mort un « accident » qui arrive certes « tous les jours », mais seulement aux autres. Car en faisant de la mort un décès, c'est-à-dire un événement qui advient dans le monde, l'existant se donne

---

<sup>14</sup> M. Heidegger, Prolegomena zur Geschichte

une assurance contre elle, puisque tant qu'elle n'est pas là, il peut se croire immortel.

C'est dans la croyance en une telle immortalité provisoire que nous vivons d'abord et le plus souvent, ce qui implique que l'existence humaine ne peut se déployer que dans la mesure où elle esquive la mort, où elle est capable de transformer en un événement à venir ce qui est son fondement même. Il n'y a d'existence humaine durable que dans la mesure où elle parvient à tenir en respect la mort, ce qui exige sa banalisation, et c'est là sans doute ce qui distingue en fin de compte foncièrement l'homme de l'animal, qui, lui, n'a pas besoin d'appivoiser la mort ni de composer avec elle, précisément parce qu'il ne se rapporte pas de manière consciente à elle. Il faudrait donc reconnaître qu'au sens strict, seuls les humains sont des « *mortels* », car seuls ils sont capables de se rapporter à leur propre mort. À cette césure radicale qu'est la mort, à cette fin de l'exister, l'être pensant ne se rapporte pas en effet comme à une limite externe, mais au contraire comme à cette fin interne à partir de laquelle son propre être au monde devient possible.

La mort, c'est-à-dire l'impossibilité de l'existence, est donc une possibilité que tout existant a ainsi à assumer. Or la mort n'est pas l'objet d'un savoir théorique, elle se dévoile au contraire originairement et de manière pressante dans cette disposition affective fondamentale qu'est l'angoisse. Mais il y a différentes manières pour un existant de se rapporter à sa propre mortalité : il peut soit l'affronter dans l'angoisse et conquérir ainsi une liberté qui lui permet d'agir de manière responsable, soit la fuir en se laissant absorber par les tâches quotidiennes. Pourtant, même dans la vie quotidienne, l'existant continue à se confronter à la mort sur le mode de la fuite. Ce qui est ainsi recouvert dans la quotidienneté, c'est l'imminence de la mort, le fait qu'elle soit possible à chaque instant et que l'indétermination du moment de la mort ne soit pas séparable de la certitude qu'elle adviendra bien un jour. C'est cet ajournement « *inauthentique* » de la mort qui permet en fin de compte de la confondre avec le décès, avec cet événement qui n'arrive qu'aux autres. Car voir sa propre mort sous la forme du décès, c'est à la fois vouloir déterminer l'indéterminable, en supputant le moment du décès — non pas aujourd'hui, mais plus tard —, mais aussi intercaler dans l'intervalle supputé les tâches urgentes de la quotidienneté de manière à se voiler le caractère inéluctablement indéterminé de son échéance.

Ces deux limites extrêmes de l'existence que sont la naissance et la mort ne constituent des événements survenant dans le monde que pour d'autres que ceux qui les subissent et qui n'ont donc sur eux aucun contrôle. On peut certes avancer ou retarder sa mort, la provoquer par le suicide ou au contraire prolonger son existence par des soins adéquats, mais on ne peut pas plus choisir de mourir ou de ne pas mourir qu'on ne choisit de naître ou de ne pas naître. Et de même que nul existant n'a été contemporain de sa naissance, qu'il n'a pas décidée, sa mort est cet événement futur qui ne lui arrivera jamais, puisqu'il ne sera plus là pour y assister. On ne commande pas à la mort. C'est la raison pour laquelle le suicide, quelle que soit sa justification, ne consiste pas à se donner à soi-même la mort, mais constitue bien plutôt une tentative de l'esquiver. Car celui qui choisit le suicide refuse du même coup d'être un mortel, il refuse que la mort l'atteigne comme une fatalité. Se suicider, c'est donc encore vouloir affirmer sa propre immortalité, puisque c'est sous-entendre que la mort peut dépendre de sa propre volonté. Il y a là un étonnant paradoxe. Le suicide trouve sans aucun doute sa justification dans certains cas limites, mais il demeure toujours une ultime parade contre la mort, puisqu'il consiste, en prenant les devants, à laisser croire qu'on choisit librement soi-même ce qui est pourtant un destin inexorable et sans échappatoire possible.

Mais l'existant est-il véritablement capable d'assumer le fait que son temps de vie soit limité, qu'il ait un début et une fin ? Il faut à cet égard rappeler que dans la tradition monothéiste qui est la nôtre, Dieu a été conçu comme omnipotent et infini, ce qui implique que le limité et le fini ont constamment été considérés comme une forme d'imperfection. Un abîme a ainsi été instauré entre Dieu et l'ensemble de sa création. C'est ce qui explique que la mort nous apparaisse comme ce qui constitue une sorte de défaut inhérent à la condition humaine. N'est-il pas cependant possible de prendre un autre point de départ et de parvenir alors à penser la finitude dans sa vérité ? C'est ce qui apparaît lorsqu'on se tourne vers les anciens Grecs qui, en dehors de la tradition monothéiste, ont développé une tout autre conception du fini, qu'ils identifient au parfait, et de la limite, qu'ils comprennent, non pas de manière extérieure comme ce à partir de quoi quelque chose cesse, mais au contraire comme ce en quoi une chose a son origine et trouve sa stabilité.

Ce serait donc à partir de ses limites, de la naissance et de la mort, qu'il s'agirait alors de comprendre l'être de l'homme. On accéderait ainsi à l'idée d'une finitude radicale qui ne reposerait plus sur la présupposition d'un au-delà du temps et qui ne s'enlèverait plus sur le fond d'un infini préalable. C'est alors que

le mourir pourrait apparaître comme la condition du naître et la mortalité non plus comme un obstacle, mais comme une chance pour l'être humain et comme le tremplin à partir duquel il peut bondir dans l'existence. On comprendrait alors que l'existant demeure, le plus souvent à son insu, en relation intime avec cette possibilité qui est la sienne de ne plus être au monde, c'est-à-dire avec cette totale fermeture à l'être et cette obscurité abyssale dont il a émergé et à laquelle il retournera. Ce qui aurait alors lieu, c'est la révélation que le caractère éphémère de son être est aussi ce qui lui permet d'être ouvert à soi-même, aux autres et au monde.

Ce qu'implique la finitude, ce n'est pas en effet la pure passivité d'une créature qui devrait obéir à un destin tracé d'avance, mais l'activité que requiert en elle-même la réceptivité à l'égard de ce qui est. Car pour que quelque chose puisse être rencontré, il faut que soit auparavant déployé l'horizon de son apparition. Cet être fini qu'est l'homme, précisément parce qu'il ne crée pas ce qu'il perçoit, doit pouvoir se donner à lui-même les conditions qui permettent de l'accueillir. C'est ce qui est rendu possible par le langage, et par son opération fondamentale, qui est la donation de noms.

Car ce qui reçoit un nom est ainsi individualisé, tiré de l'indistinction du tout, et paré de ses propres limites.

Le nom est en effet ce qui assure la sauvegarde de la chose et de l'être fini et ce qui leur confère une existence séparée. C'est donc en fin de compte la finitude de l'être humain qui est le fondement de ce qui le distingue de manière radicale de tous les autres vivants.

Loin par conséquent d'être une imperfection, la finitude est au contraire la source de ce qui constitue véritablement l'humanité de l'homme.

En philosophie, il n'est pas admis de façon absolue que la mort est la fin de la vie et même plus globalement qu'elle est une réelle fin. La mort n'a, pour le philosophe, rien d'effrayant et ne représente pas une souffrance puisque nous ne sommes pas vivants et que nos capacités à souffrir ne sont plus.

Lucrèce ajoute à cette idée que, si le temps précédant notre naissance ne nous trouble pas, celui après notre mort ne devrait pas non plus être source d'inquiétude. Le plus important reste alors de jouir de la vie.

Du latin *mors*, la mort s'entend comme la fin de la vie, la cessation physique de la vie,

- dans son sens médical, elle correspond à la fin des fonctions du cerveau définie par un électro-encéphalogramme plat.
- Dans son sens philosophique elle fut considérée successivement par une pluralité d'auteurs.

Platon l'a définie comme le terme d'une vie terrestre et l'accès à un monde idéal. Epicure ou encore Lucrèce, l'ont définie comme la dissolution de l'âme et du corps (approche matérialiste).

Heidegger l'envisage comme la forme même de la vie humaine, considérée dans sa finitude ; cette forme saisie et assumée, permet l'accès à l'authenticité.

Sartre, voyait la mort comme un fait sans aucune cause ontologique.

## Les Grecs, et la mort.

Pour eux, la meilleure façon d'aborder la mort sereinement est de pratiquer la philosophie. En effet, le philosophe se détourne des plaisirs du corps afin que son âme puisse rechercher les idées, c'est-à-dire l'essence des choses : l'idée du beau, l'idée de la justice... Toute sa vie durant le philosophe pratique cette séparation de l'âme et du corps. La mort constitue donc davantage une libération de l'âme qui peut contempler l'essence des choses, invisible pour les yeux.

### Pour ARISTOTE

*« La mort est le moment de l'affranchissement d'une individualité étroite et uniforme, qui, loin de constituer la substance intime de notre être, en représente bien plutôt comme une sorte d'aberration. »*

### Pour PLATON

Savoir si la vie s'arrête avec la mort ou si la mort n'est qu'un passage vers une autre vie ? Cette question est largement développée dans Le **Phédon**, dialogue qui met en scène Socrate <sup>15</sup> dans la cellule de sa prison avec ses disciples, à la veille de sa mort.

Il a été accusé de pervertir la jeunesse et d'introduire de nouveaux dieux dans la cité, il s'est défendu, a été condamné à boire la ciguë (cf. L'apologie de Socrate) et alors que ses disciples lui proposent d'organiser son évasion, il refuse. Face à leur incompréhension, Socrate explique ce que représente la mort pour lui et pourquoi il ne faut pas la craindre : soit l'âme est mortelle et la mort n'est que le

---

<sup>15</sup> Socrate est mort à la fin du mois de février ou de mars de l'année 399 av. J-C (date qui correspondrait avec le pèlerinage de Délos).

moment où elle se dissout « *comme du vent* », soit l'âme est immortelle et la mort représente alors le passage de celle-là vers le monde des idées.

Platon pensait qu'il y avait deux « lieux » : le lieu sensible et le lieu intelligible. L'âme et le corps se situent dans le lieu sensible (lieu fait d'illusions) : le vrai lieu est le lieu intelligible. En mourant, lorsqu'on est philosophe, l'âme a une chance de regagner le lieu intelligible, c'est pourquoi Socrate n'avait pas peur de mourir et était « pressé » de regagner ce lieu, le plus réel.

Pour les philosophes idéalistes comme Pythagore ou Platon, la mort constitue un passage vers un au-delà par transmigration de l'âme hors du corps. Les penseurs religieux, eux, représentent ce passage par résurrection du corps et de l'âme.

La mort est ici perçue comme la délivrance d'une âme immortelle et la mort biologique du corps seule. Une libération pour accéder à la vérité. Platon la définit comme le terme d'une vie terrestre et l'accès à un monde idéal.

Le corps nous prive de notre liberté, il nous prive de la philosophie : il introduit dans nos pensées le tumulte et la confusion. Aussi, tant que nous vivons, en attendant que le dieu nous délie, nous devons nous efforcer de ne pas être contaminés par lui. En conséquence, pour un homme qui s'exerce à vivre proche de la mort, il n'y a aucune raison de se révolter. Philosopher, c'est s'exercer à mourir : « *les philosophes sont joyeux de s'en aller vers les lieux de leur espoir et de rencontrer ce dont ils sont amoureux : la pensée* ». Un homme qui se révolte parce qu'il va mourir est un quelconque ami du corps, non un ami de la pensée et du savoir. « *Ce que vous ensevelissez, ce ne sera que mon corps.* » Il n'y a rien à gagner à se cramponner à la vie, il serait ridicule de ne pas mourir maintenant. Socrate boit le poison, ses amis pleurent.

Socrate précise la nature de la mort : « *être mort consiste bien en ceci : le corps isolé, une fois séparé de l'âme, est devenu lui-même, tel qu'en lui-même; et l'âme isolée, une fois séparée du corps, est elle-même, telle qu'en elle-même* ».

« *Criton, nous devons un coq à Asclépios. Payez cette dette, ne la négligez pas* »

Socrate meurt sur ces paroles, rappelant la fin non naturelle, non commanditée par les dieux du philosophe. Se voyant mourir sans laisser de chance à Asclépios, dieu de la médecine, il commande à Criton de lui faire une offrande pour se faire pardonner.

« *Voilà, Échécrate, ce que fut la fin de notre ami, d'un homme dont nous pouvons dire que, parmi tous ceux qu'il nous a été donné de connaître, il fut le meilleur, le plus sensé aussi et le plus juste.* »

## Pour ÉPICURE

La théorie selon laquelle le sage ignore la peur de la mort repose sur le matérialisme. En effet, l'âme est matière, laquelle est détruite par la mort. Ni paradis, ni enfer ne sont à craindre dans l'épicurisme. C'est la raison pour laquelle la mort n'est pas une souffrance, puisqu'il n'y a pas, ou plus d'âme pour souffrir, plus de sensibilité. Autrement dit, Épicure détruit simplement l'idée même de la mort.

Quand il fut proche de la mort, Épicure <sup>16</sup> commanda un bain chaud et du vin ; dans sa dernière lettre il parle du jour de sa mort comme du jour le plus heureux de sa vie, parce qu'il est plein de souvenirs de discussions philosophiques.

Si la mort est là, c'est que je ne suis plus là, il m'est donc impossible de la rencontrer. La sagesse consiste donc à acquérir de la distance à l'égard de l'idée de la mort. Car si l'homme est occupé à penser à la mort, il ne peut être heureux. *« Familiarise-toi avec l'idée que la mort n'est rien pour nous, car tout bien et tout mal résident dans la sensation : or, la mort est la privation complète de cette dernière [...]. Ainsi, celui des maux qui fait le plus frémir n'est rien pour nous, puisque tant que nous existons, la mort n'est pas, et que la mort est là où nous ne sommes plus. »*

Épicure et sa pratique philosophique défendent l'idée que le but principal de l'existence est le plaisir, passant avant toute chose par l'absence de douleur. Ainsi il considère que la sensation est à l'origine de toute connaissance.

**Stoïciens comme épicuriens** prônent la conscience de l'ordre des choses : la mort étant un phénomène naturel, parfaitement intégré dans l'ordre de l'univers, la vertu humaine est de l'accepter, de s'en grandir et de s'en réjouir. L'Antiquité nous offre ainsi une conception rigoureuse du consentement à la finitude.

« Sustine et abstine » est la maxime des stoïciens (traduite du grec ancien : ἀνέχου καὶ ἀπέχου,) qui signifie littéralement « *Supporte et abstiens-toi* ». Elle est attribuée à Épicète.

Dans les fragments 35 et 40, **Parménide** dit :

*« Car, en dehors de l'être, en quoi il est énoncé, tu ne trouveras pas le penser ; rien n'est ni ne sera d'autre outre ce qui est ; la destinée l'a enchaîné pour être*

---

<sup>16</sup> Épicure est mort d'une rétention d'urine, causée par ce que l'on appelait alors la pierre, c'est-à-dire probablement des calculs rénaux.



*universel et immobile ; son nom est Tout, tout ce que les mortels croient être en vérité et qu'ils font naître et périr, être et ne pas être, changer, muer de couleur. Mais, puisqu'il est parfait sous une limite extrême ! Il ressemble à la masse d'une sphère arrondie de tous côtés, Également distante de son centre en tous points...*

»

## La révolution scientifique et les nouveaux philosophes

### Blaise Pascal

Scientifique puis mystique, moraliste et théologien, pour lui la mort n'a pas que des désavantages lorsque nous la considérons sous l'angle du péché originel. En effet, depuis le péché d'Adam, l'homme est prisonnier d'une sensualité qu'il a du mal à maîtriser. La mort est ce qui permet à l'homme de se libérer du péché.

Blaise Pascal, Lettre du 17 octobre 1651 à Florin et Gilberte Périer,

*« Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connaître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché, imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché ; qu'elle est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres, sans laquelle les saints ne vivent point en ce monde. Nous savons que la vie, et la vie des chrétiens, est un sacrifice perpétuel qui ne peut être achevé que par la mort. »*

La vie chrétienne, conçue par Pascal comme « *un sacrifice perpétuel* », ne trouve sa libération que par la mort, qui met fin à « *une vie impure* » en « *purgeant un corps vicieux* ».

Les conceptions que développe le philosophe heurtent notre sensibilité moderne relativiste, individualiste et hédoniste. En effet, de tels propos ont largement contribué à alimenter certaines critiques faites à la philosophie pascalienne, qui trouvent surtout leur origine chez Voltaire.

Les détracteurs de Pascal lui reprochent son apologie de la haine du corps, de la haine de soi-même et de la haine de la vie en général, ainsi que son amour pour les mortifications, la souffrance et les humiliations. Tout cela contribue à ranger Pascal à côté de Schopenhauer, sous l'étiquette « *philosophe pessimiste* ».

Pascal considère que le problème de l'immortalité de l'âme, selon qu'il soit éludé ou non, est le critère essentiel de la vérité d'une philosophie : « *Fausseté des philosophies qui ne discutaient pas l'immortalité de l'âme.* »

Pascal construira des images évocatrices et facilement compréhensibles, de sorte que l'homme ne puisse plus fuir vers un divertissement qui consume une vie humaine dans la futilité, sans qu'il ne se soit confronté avec le grand problème de l'existence : la mort.

*« Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant l'un l'autre avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour »*

Cette confrontation avec la mort l'entraîne à penser que l'existence est absurde, sans justification ni direction, la vie humaine est un néant perdu dans le néant.

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant : *« incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est et sans moyen d'en sortir. »*

La mort contraint l'homme à la lucidité et à la sincérité. Face à elle, il ne peut ni se mentir ni tricher. Pascal met l'athéisme en contraste avec la mort, afin que ses conséquences ultimes soient révélées au grand jour. Pour l'athée, l'homme n'est qu'un ensemble d'organes sans âme voué à la putréfaction. Dans de telles conditions, l'athéisme aboutit toujours au mépris du corps. Le philosophe opère ici un renversement intéressant : contrairement à ce que nous croyons, ce n'est pas le chrétien qui méprise le corps, puisque le corps a été créé par un Dieu bon, puisque le corps est spiritualisé, et donc sacralisé, par l'esprit ; c'est l'athée qui méprise le corps, puisque le corps est une simple organisation matérielle issue du hasard :

*« Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse se le figure de la sorte ; mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend ».*

Pascal considérait que Dieu ne peut pas se prouver rationnellement : *« C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi. Dieu sensible au cœur, non à la raison. »* Pascal propose à l'athée de parier sur Dieu, c'est-à-dire de vivre comme si Dieu existait. Si l'athée vit en supposant une transcendance, alors il constatera la transformation de sa vie qu'il éprouvera comme une véritable renaissance. Selon le solitaire de Port-Royal, Dieu ne se prouve pas, il s'éprouve.

Dès que l'homme devient excessif dans un sens ou dans l'autre, nous devons le contredire, afin qu'il retrouve le point d'équilibre de la vérité :

*« S'il se vante, je l'abaisse ;  
s'il s'abaisse, je le vante  
et le contredis toujours  
jusqu'à ce qu'il comprenne  
qu'il est un monstre incompréhensible. »*

En conclusion, l'analyse pascalienne de l'aliénation demeure pertinente pour comprendre notre modernité. Plus que jamais nous ignorons la mort, plus que jamais nous vivons dans un narcissisme individualiste exacerbé et dans le divertissement consumériste. Lorsque l'homme moderne se trouve confronté à la mort, il comprend qu'il a consommé sa vie dans un zapping superficiel d'objets jetables et de rencontres sans lendemain ; c'est alors qu'il comprend combien il a négligé ses proches ou ses amis.

### **SPINOSA** <sup>17</sup>

Spinoza, à cet égard semble être un auteur scandaleux dans la mesure où il semble vouloir évacuer ce thème de la vie digne d'être vécue. Dans l'Éthique, à la proposition 67, il déclare :

*« L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie ».*

En d'autres termes, il semble ici que la méditation sur la mort soit réfutée. Ceci peut sembler étrange dans la mesure où tout homme sait qu'il devra un jour mourir. Cela paraît également étrange en raison du contexte culturel de l'époque.

Montaigne avait déclaré dans les essais que *« philosopher c'était apprendre à mourir »* et Bossuet qu' *« un chrétien n'est jamais vivant sur terre »*. Dans un contexte différent de celui de notre époque, le discours théologique d'une part, philosophique d'autre part semblait placer la méditation sur la mort au centre de leur thématique.

C'est ce à quoi il faut mettre fin pour Spinoza. Dans la démonstration de la proposition que nous venons de citer, il affirme :

---

<sup>17</sup> Spinoza, Éthique, Ve Partie (scolie de la proposition XXIII)

*« L'homme libre, c'est-à-dire celui qui vit selon le seul commandement de la raison, n'est pas conduit par la crainte de la mort, mais désire le bien directement, c'est-à-dire qu'il désire agir, vivre, conserver son être selon le principe de chercher l'utile qui nous est propre. Et par conséquent, il ne pense à rien moins qu'à la mort ; mais sa sagesse est une méditation de la vie ».*

Le but de la philosophie de Spinoza est de vivre pleinement, c'est-à-dire dans la joie, dans le passage à plus de perfection. Faut-il dire alors que Spinoza de façon immature nie le fait même de l'inéluctabilité de la mort ? Ceci n'est certainement pas le cas. Ce qu'il nie, c'est que les différents discours que nous tenons sur la mort aient une consistance suffisante. La mort, c'est le mal par excellence.

## **EINSTEIN**

Einstein est mort à l'âge de 76 ans, le 12 avril 1955 vers une heure du matin, assisté par son fils Hans Albert, dans sa maison à Princeton aux Etats Unis, à cause de la rupture d'un anévrisme de l'aorte, qui lui avait été diagnostiqué à la fin de 1948 et qu'il avait traité auparavant par une opération chirurgicale suivie par des médicaments appropriés.

Son cerveau fut soumis à un examen spécial, chose que Hans Albert accepta avec quelque réticence, mais il était sûr que son père ne s'y serait jamais opposé.

Einstein croit à un Dieu qui est la négation de la superstition, qui ne se mêle pas des affaires des hommes. Il croit à une religion cosmique et lie son immortalité à celle du cosmos en soi.

Dans son ouvrage *« Comment je vois le monde »*<sup>18</sup> il dit :

*« Or les génies religieux de tous les temps se sont distingués par cette religiosité face au cosmos. Elle ne connaît ni dogme ni Dieu conçus à l'image de l'homme et donc aucune Église n'enseigne la religion cosmique. Nous imaginons que les hérétiques de tous les temps de l'histoire humaine se nourrissaient de cette forme supérieure de la religion..., des hommes comme Démocrite, François d'Assise, Spinoza se ressemblent profondément. »*

*« Comment cette religiosité peut-elle se communiquer d'homme à homme puisqu'elle ne peut aboutir à aucun concept de Dieu, à aucune théologie ? Pour moi, le rôle plus important de l'art et de la Science consiste à éveiller et à maintenir éveillé ce sentiment dans ceux qui lui sont réceptifs. Nous commençons*

---

<sup>18</sup> Einstein A. : « Comme je vois le monde », Paris, Flammarion, 1979.

à concevoir la relation entre la Science et la religion totalement différente de la conception classique. L'interprétation historique présente comme adversaires irréconciliables Science et religion et pour une raison facile à percevoir. Celui qui est convaincu par la loi causale régissant tout événement ne peut absolument envisager l'idée d'un être intervenant dans le processus cosmique, pour qu'il raisonne sérieusement sur l'hypothèse de la causalité. Il ne peut trouver un lieu pour un Dieu-angoisse, ni même pour une religion sociale ou morale : il ne peut absolument concevoir un Dieu qui récompense et punit puisque l'homme agit selon des lois rigoureuses internes et externes, s'interdisant de rejeter la responsabilité par l'hypothèse dieu, tout autant qu'un objet inanimé est irresponsable de ses propres mouvements. Pour cette raison la Science est accusée de nuire à la morale. Mais c'est absolument injustifié. Et comme le comportement moral de l'homme se fonde efficacement sur la sympathie et les engagements sociaux, il n'implique nullement une base religieuse. La condition des hommes s'avèrerait pitoyable s'ils devaient être domptés par la peur d'un châtement ou par l'espoir d'une récompense après la mort. Il est donc compréhensible que les Églises aient, de tous temps, combattu la Science et persécuté ses adeptes. **Mais je soutiens que la religion cosmique est le mobile le plus puissant et le plus généreux de la recherche scientifique.** Seul, celui qui peut évaluer les gigantesques efforts et, avant tout la passion sans lesquelles les créations intellectuelles scientifiques novatrices n'existeraient pas, peut évaluer la force du sentiment qui seul a créé un travail absolument détaché de la vie pratique. Quelle confiance profonde en l'intelligibilité de l'architecture du monde et quelle volonté de comprendre, ne serait-ce qu'une parcelle minuscule de l'intelligence se dévoilant dans le monde, devait animer Kepler et Newton pour qu'ils aient pu éclairer les rouages de la mécanique céleste dans un travail solitaire de nombreuses années...Celui qui ne connaît la recherche scientifique que par ses effets pratiques conçoit trop vite et incomplètement la mentalité des hommes qui, entouré des contemporains sceptiques, ont montré les routes aux individus qui pensaient comme eux. »

Son ami Michele Besso <sup>19</sup> dans une lettre à Einstein écrite le 19 janvier 1955 dit :

« Cher Albert,

---

<sup>19</sup> Einstein A. : « Correspondance avec Michele Besso », Paris, Hermann, 1979.

*Ne reconnaissant pas l'idée courante judéo-chrétienne de Providence- c'est à dire celle d'une instance suprême agissant intentionnellement, selon des buts humains,- tu fais profession d'admettre le Dieu de Spinoza ; »*

À part le refus de toute forme d'anthropomorphisme de Dieu, Einstein a pris de Spinoza la notion de « déterminisme » et celle de « panthéisme ».

Karl Popper dit que pendant une discussion entre lui et Einstein à Princeton au sujet de l'hyper déterminisme de la relativité restreinte, grâce à laquelle notre futur est déjà prédéterminé, car il n'y a pas une différence entre le passé, le présent et le futur, il l'appela en blaguant : « nouveau Parménide ».

En outre, dans la lettre qu'Einstein avait adressée au fils et à la sœur de Michele Besso, son ami, le 21 mars 1955 de Princeton à l'occasion de sa mort, vers la fin il dit :

*« Voilà qu'il m'a de nouveau précédé de peu, en quittant ce monde étrange. Cela ne signifie rien. Pour nous, physiciens croyants, cette séparation entre passé, présent et avenir, ne garde que la valeur d'une illusion, si tenace soit-elle »...*

Alors qu'il était sur son lit de mort, la femme de Max Born qui lui rendait visite, le trouva en train de parler de l'éventualité de sa propre mort. Il parlait d'un ton si paisible qu'elle se décida à lui demander s'il craignait la mort : « *Non, répondit Einstein, je me sens tellement une partie de tout ce qui vit que je ne suis pas du tout concerné par le commencement ou la fin de l'existence de qui que ce soit dans ce flux éternel* »<sup>20</sup>

Einstein aimait la vie, mais plusieurs années auparavant, il avait conclu ainsi une lettre à Solovine « *Être mort n'est pas mal non plus !* »

Il est mort le 18 avril 1955 à Princeton, dans le New Jersey (États-Unis) d'une rupture d'anévrisme de l'aorte.

### **Le cœur du géant avait cessé de battre !**

Par l'incinération et la disparition de ses cendres, Einstein a voulu que sa vie continue dans une forme différente dans le cosmos. C'est à cette forme d'immortalité qu'il croyait car il ne pensait pas survivre à travers ses théories.

En effet, de Parménide Einstein prends l'idée que le cosmos est fait par un Tout, continu, plein, sans vide, immobile, privé de toute forme de dynamisme, dans lequel le changement compte par un simple mouvement d'éléments qui existent depuis toujours sans distinction.

---

<sup>20</sup> B ; Kouznetsov, « EINSTEIN » Editions du Progrès.

## **FREUD**

Le but de toute vie est la mort, telle est la conclusion que nous pouvons tirer de l'analyse freudienne. Certes la pulsion de mort est difficile à saisir, car elle est presque toujours silencieuse, inaudible. Elle se dissimule derrière Eros, la pulsion de vie. Mais quelles que soient les contre-forces et les apparences, le but de tout vivant est de revenir à l'état initial qu'il a abandonné : le non-vivant.

Un jour, une tension est apparue dans la matière inanimée. La première pulsion a été celle d'un retour à l'inanimé : elle a cherché à réduire la tension. Petit à petit, les détours pour atteindre le but (la mort) se sont faits de plus en plus longs. Ce sont ces détours qui nous apparaissent aujourd'hui comme phénomènes vitaux.

Dans l'organisme, chaque pulsion ne veut mourir qu'à sa manière. Les pulsions dites d'auto-conservation, dont on dit qu'elles sont les gardiennes de la vie, sont destinées à assurer, pour chacune, une voie propre vers la mort. Toutes les pulsions partielles ne sont originellement que des suppôts de la mort. Elles se raidissent contre tout ce qui pourrait aider à atteindre le but par des voies courtes, qu'elles vivent comme danger. Ce qu'on nomme "le vivant" n'est rien d'autre que le réseau des différences, en décalage les unes par rapport aux autres, mais qui conduisent toutes à l'inorganique, la mort.

## **NIETZSCHE <sup>21</sup>**

Il constate la chute du christianisme comme religion de l'occident et la chute de la morale, la métaphysique, et des normes chrétiennes, pour lui Dieu est mort, place au surhomme.

Nietzsche pensait que la majorité des hommes ne voient pas (ou refusent simplement d'admettre) cette « mort de Dieu », et ce à cause de l'anxiété qui en découle.

La Mort de Dieu commençant à devenir largement reconnue, le désespoir croît et le nihilisme gagne du terrain, accompagné de la croyance en une volonté humaine comme loi en tant que telle — tout est permis si votre volonté le demande.

*« En faisant de chaque instant un abîme d'éternité, je le fais aussi de l'instant de ma propre mort. »*

---

<sup>21</sup> Friedrich NIETZSCHE, « Ainsi parla Zarathoustra, Éditions Payot et Rivages.

Et de fait, c'est une constante, dans tous les textes de Nietzsche sur la mort, que cette volonté de marquer la nécessité vitale de sa réappropriation.

Dans « Ainsi parla Zarathoustra », il dit :

*« Beaucoup meurent trop tard et quelques-uns meurent trop tôt. Meurs au bon moment : c'est l'enseignement de Zarathoustra.*

*Bien sûr, celui qui ne vit pas au bon moment comment pourrait-il jamais mourir au bon moment ? Mieux vaudrait qu'il n'ait jamais vu le jour ! Tel est mon conseil aux superflus ! »*

*Et, parlant de Jésus, il dit : « Il est mort trop tôt cet Hébreu...que n'est-il resté au désert très loin des gens de bien et des justes ! Il aurait peut-être appris à vivre et à aimer la Terre, et à rire, aussi ! »*

## **DAVID BOHM** <sup>22</sup>

Le but de ce physicien de génie était de trouver un ordre et une finalité là où n'existe apparemment, d'après la physique, que chaos, hasard ou, à la limite, probabilité.

Le potentiel quantique, interprété aussi bien comme un concept de la physique théorique que comme un concept philosophique, a conduit Bohm à développer une théorie plus vaste, celle de "l'ordre impliqué", au sein de laquelle tout ce qui existe au niveau matériel, c'est-à-dire ce qui est expliqué, trouve une correspondance dans ce qui existe au niveau spirituel, c'est-à-dire ce qui est impliqué.

Il existe deux réalités - celle de la matière et celle de la conscience - qui interagissent de façon synchrone et harmonieuse, et que Bohm entendait décrire à l'aide d'un modèle physico-mathématique en mesure d'offrir un principe unifiant.

L'univers de Bohm, en partant de la physique de l'infiniment petit, aboutit à une cosmologie complètement neuve où l'esprit et la matière cohabitent en harmonie.

L'œuvre de Bohm est l'un des rares exemples de vraie sagesse dans le domaine scientifique : en effet, elle souligne les difficultés qu'il faut affronter pour atteindre des vérités scientifiques et philosophiques qui vont bien au-delà du simple monde matériel.

---

<sup>22</sup> Massimo Teodorani, « David Bohm, la physique de l'infini », Macro Éditions.  
Krishnamurti et David Bohm « Les limites de la pensée », Éditions Stock.  
David Bohm, « La danse de l'Esprit ou le Sens Déployé », Éditions Seveyrat  
David Bohm, « La Plénitude de l'Univers », Éditions du Rocher.



Pour lui, il existe un ordre caché qui imprègne chaque région de l'espace et de l'univers, qu'il appelle **implicite**<sup>23</sup>, celui de la mécanique quantique. Ce monde donne naissance à l'ordre de l'espace et du temps, de la séparation et de la distance, des signaux électromagnétiques, de la force mécanique et de la cause effective, une réalité qui opère sous une forme qu'il appelle l'ordre explicite.

Bohm associe l'idée d'un ordre implicite, celui qui pilote la réalité, à l'image d'un hologramme : chaque région de l'espace et du temps contient en soi l'ordre total de l'univers qui comprend le passé, le présent et le futur. Le mouvement généré par le mouvement holographique dans chaque région délivre des informations sur chaque autre partie de la Réalité.

Cet esprit cosmique agit en s'expérimentant sans cesse de façon créative et il utilise le monde figé de l'ordre explicite pour prendre conscience de son existence en tant que conscience universelle. Dans le même temps, les consciences apparemment fragmentées qui vivent dans la dimension de l'ordre explicite restituent à la dimension de l'ordre implicite l'essence de ce qu'elles ont expérimenté dans leur règne apparemment limité.

La nature humaine elle-même est un exemple d'aspect implicite et d'aspect explicite qui s'interpénètrent.

Il conçoit donc une cosmologie hiérarchique où tout est gouverné par un ordre implicite en mesure de guider la manifestation explicite de l'univers comme nous l'expérimentons au quotidien.

Les idées de Bohm impliquent une réalité cachée, non locale, dans laquelle chaque chose dépend de chaque chose. Cela signifie que vous, un simple humain sur cette petite planète, êtes influencé par les galaxies lointaines et ces galaxies vous influencent d'une manière ou d'une autre même si l'effet est extrêmement minime.

En conclusion, la matière est un état furtif toujours prêt à se transformer en ondes ; l'Univers matériel, et donc la vie et l'être humain lui-même, ne sont que des différenciations fugitives de la matière exprimée, pilotée par l'Univers implicite défini par David Bohm.

Nous participons au grand cycle infini : ondes-matière-ondes.

## **Le mur de la lumière <sup>24</sup>et la médecine superlumineuse.**

Pour Feinberg <sup>25</sup>, plus la vitesse d'une particule se rapproche de celle de la lumière, plus l'énergie mesurée est grande et il existerait de l'autre côté du mur

---

<sup>23</sup> Implicite dérive du latin implicitus « enveloppé ».

<sup>24</sup> Régis et Brigitte Dutheil, « L'homme super lumineux, Éditions Sand.

<sup>25</sup> Feinberg G ; Physical review 159, 1089, 1967.

de lumière des particules qui vont toujours plus vite que la lumière et jamais moins vite.

Il nomme **tachyons** (du grec tachus : rapide) ces particules, **bradyons** (bradus : lent) celles qui vont moins vite et **luxons** (lux : lumière) celles qui vont à la vitesse de la lumière.

Les propriétés étranges des tachyons font qu'à mesure que leur vitesse augmente, leur énergie diminue, ainsi, si leur vitesse est infinie : leur énergie est nulle !

Le mur de la lumière constituerait la frontière séparant deux univers, celui des particules sous-lumineuses (c'est-à-dire le nôtre) et celui des particules superlumineuses ou tachyons.

Le mur de la lumière constitue en lui-même un univers, celui des luxons, avec son espace-temps différent du nôtre. Il est impossible à une particule d'un type (superlumineux par exemple) de passer de l'autre côté et de devenir sous-lumineuse et réciproquement. Il serait alors possible d'observer des phénomènes d'inversion temporelle, c'est-à-dire un événement avant sa cause !!!

Dans l'univers superlumineux, le temps vécu et l'espace sont confondus : pour un être vivant il y aurait une instantanéité complète de tous les événements constituant sa vie : les notions de passé, présent et futur disparaîtraient !

Reprenant les travaux d'Einstein, de Feinberg, Scheldrake, Pribram, Bohm, Burr et Beauregard et les siens propres, le professeur Dutheil, démontre que nous vivons dans un monde sous-lumineux, dans lequel chaque particule ne peut qu'avoir une vitesse inférieure à celle de la lumière. Dans ce monde, qui n'est qu'une projection holographique de l'autre - comme l'avait déjà compris Platon avec son mythe de la caverne - l'espace-temps est défini précisément.

**La conscience** serait formée de matière superlumineuse, c'est à dire de particules qui ont une vitesse supérieure à celle de la lumière, les **tachyons**. Dans le monde tachyonique, l'application des lois d'Einstein nous démontrent que le temps n'a plus aucune signification. Les photons, les électrons et les quarks seraient constitués de "préons" dont le centre correspond à un espace-temps super-lumineux et la périphérie à un espace-temps sous-lumineux.

Toutes les maladies peuvent être décodées comme une dégradation de l'information, une augmentation de l'entropie. Quand celle-ci devient maximale, la conscience quitte le corps physique, c'est la mort.

Pour vivre, nous "pompons" de la négumentropie, c'est à dire de l'information. Les travaux de Burr <sup>26</sup> ont démontré que notre corps est polarisé électriquement, que notre corps matériel, moléculaire, est étroitement intriqué à un corps électrique, et que les maladies sont liées à un trouble au niveau de ce corps énergétique, atteignant par ricochet le corps physique.

La mort ne serait que l'abandon du corps physique par la conscience, celle-ci se retrouvant libre dans le monde super-lumineux dont elle est issue, là où l'entropie diminue et où l'information augmente indéfiniment.

La Conscience universelle ne meurt pas : elle Est.

Chaque être doué de conscience est un État d'Être de la Conscience universelle, son corps matériel subit l'entropie et meurt, sa Conscience est une réalité de la Conscience universelle et comme elle, elle ne meurt pas elle continue à Être de toute éternité : mort, voici ta défaite !

La médecine moléculaire, agissant sur notre système biomoléculaire, a engrangé d'indéniables succès et prolongé considérablement l'espérance de vie, mais force est de constater qu'elle se casse les dents sur bon nombre de pathologies graves comme le SIDA, le cancer, Parkinson, Alzheimer et les maladies mentales...

Les organismes vivants, et l'homme en particulier, se comportent comme des pompes qui absorbent de l'information – ou négumentropie – dont la source est précisément le champ de matière tachyonique de la Conscience, et qui évacuent de l'entropie – c'est-à-dire le désordre.

Une maladie mortelle représente un effondrement de l'information qui tend à devenir nulle.

En conséquence, l'entropie mesurant le degré du désordre d'un système s'accroît avec la maladie et peut devenir infini si la maladie est mortelle !!!

Agir sur notre corps tachyonique permettrait non plus une guérison, mais une véritable régénération, une éradication complète de la maladie. Cela impliquerait une étude du monde superlumineux, la mise en évidence de ses

---

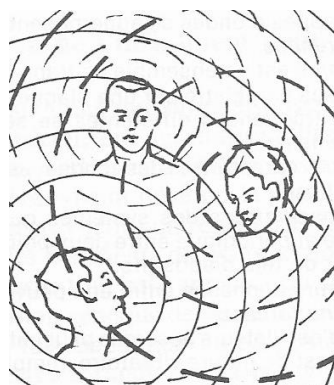
<sup>26</sup> Burr H.S. « Blue print for Immortality », Londres, Spearman, 1972.

particules (tachyons), l'étude de notre corps énergétique et de la manière dans l'information y est stockée, et la fabrication d'appareils permettant d'augmenter notre néguentropie par actions sur les tachyons.

Il résulte que tous les évènements arrangés en séquences causales le long de la ligne d'univers, de la naissance à la mort d'un être humain se retrouvent tous dans l'espace-temps superlumineux de la **Conscience**.

Le cortex cérébral, qui se trouve à l'interface des deux univers en captant les informations va les projeter suivant des séquences causales.

Une pensée est une énergie qui excite les neurones cérébraux et les organise spécifiquement. Cela va produire de faibles courants le long de certains circuits de l'écorce cérébrale. Ces tensions peuvent être détectées à l'aide d'instruments munis d'électrodes appliquées sur le cuir chevelu. Ainsi, une pensée se révélera par une légère excitation et se développera quelque part dans le cortex par la production d'un potentiel d'au moins 70 millivolts. Elle excitera le premier neurone qui, à son tour, excitera les autres selon une certaine séquence. Aucune énergie ne se perd. Si nous avons pu recueillir à l'extérieur de la tête la tension produite par l'idéation, cela signifie que son énergie a été rayonnée sous forme d'ondes électromagnétiques, à la vitesse de la lumière dans l'environnement et, finalement dans le cosmos.



***Interférences générées par les courants électriques de nos cerveaux***  
***Selon Itzhak Bentov***<sup>27</sup>

Quand nous pensons, nos cerveaux génèrent rythmiquement des courants électriques. Les composantes magnétiques de ces derniers se propagent dans

---

<sup>27</sup> Itzhac Bentov, « Univers vibratoire et conscience », Éditions Dangles.

l'espace à la vitesse de la lumière : ils interagissent pour former un énorme phénomène d'interférences qui va émaner de la planète et se diffuser.

*Signalons que des expériences de la traversée du mur de la lumière ont été réalisées et réussies par :*

- *A. Enders et G ; Nimtz de l'Université de Cologne, « On superluminal Barrier Traversal, Journal de Physique, 1993 et par*
- *Torsten Alvager ; Université d'Indiana*

PhJC juillet 2023